

L'histoire globale est-elle globale ?

Thomas David
Université de Lausanne

Pierre Singaravélou
King's College, Londres,
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, SIRICE

Avril 2020. Le monde est à l'arrêt. Un des événements les plus globaux de l'histoire de l'humanité – la pandémie de Covid-19 – provoque la fermeture, pendant de longs mois, non seulement des frontières, mais également de la plupart des entreprises, des écoles, des universités, des bibliothèques, des archives et des musées de toute la planète. Chacun de ses habitants éprouve alors de manière aussi soudaine que sensible un phénomène parfois abstrait : la mondialisation. Les masques, les respirateurs et les kits de détection, comme la plupart des objets de notre quotidien, sont fabriqués en Chine et dans le reste de l'Asie. Ce virus, en dépit de son surnom originel « grippe chinoise », est par définition transnational ; la réponse sanitaire nécessite donc une coordination mondiale et la recherche d'un vaccin comme d'un traitement résulte de coopérations internationales. Dans ce contexte inédit, le comité de rédaction de *Monde(s)*, première revue francophone d'histoire

globale, a souhaité célébrer son dixième anniversaire en organisant une grande rencontre entre des historiennes et des historiens des cinq continents. Face à l'impossibilité d'échanger directement, nous avons renoué avec une pratique ancienne : l'art de la conversation, en recourant aux nouvelles technologies, dont l'usage a connu une spectaculaire accélération dans tous les domaines.

L'histoire globale a émergé, depuis la fin des années 1990, comme un domaine historiographique dynamique au point qu'un récent ouvrage faisant le point sur ce champ proclamait en introduction : « L'histoire globale semble être partout¹ ». Même si l'histoire globale peut être considérée comme un domaine relativement récent, nombre de ses caractéristiques constitutives pouvaient déjà

1 Sven Beckert, Dominic Sachsenmaier, « Introduction », in Sven Beckert, Dominic Sachsenmaier (dir.), *Global History, Globally. Research and Practice around the World*, London, Bloomsbury, 2018, p. 1 (notre traduction).

être observées dans des courants historiographiques antérieurs. L'école des *Annales*, la théorie du système-monde, l'histoire comparée, la micro-histoire, les *Subaltern Studies* ou encore les études postcoloniales ont nourri l'histoire globale². Ces multiples généalogies ne doivent pas occulter le contexte spécifique des années 1980-1990. La révolution des communications et l'apparition d'internet, l'intensification de la mondialisation économique, la mise en cause des États-nations et la montée des inégalités, la médiatisation des enjeux globaux, au premier rang desquels le réchauffement climatique, la transnationalisation des mouvements sociaux et des organisations non gouvernementales, l'internationalisation de la recherche ont contribué au « tournant global » des sciences humaines en général et au développement de l'histoire globale en particulier.

Ces nouvelles approches relationnelles (histoires globale, mondiale, transnationale, connectée, etc.), en dépit de formes et de méthodes très différentes, possèdent quelques caractéristiques communes qui ont profondément transformé notre manière

2 Sebastian Conrad, *What is Global History?*, Princeton, Princeton University Press, 2016, chapitres 2 et 3; Francesca Trivellato, « Is There a Future for Italian Microhistory in the Age of Global History? », *California Italian Studies*, vol. 2, n° 1, 2011; Étienne Anheim, Romain Bertrand, Antoine Lilti et Stephen Sawyer (dir.), *Histoire globale. Les Annales et l'histoire à l'échelle mondiale*, pour une sélection d'articles parus dans les *Annales* depuis 1946 et adoptant une approche globale [<http://Annales.ehess.fr/index.php?247>] (consulté en janvier 2022).

d'appréhender le passé. Elles proposent de s'émanciper du « nationalisme méthodologique » prédominant jusqu'alors, en considérant que le cadre stato-national n'est pas suffisant pour analyser le monde social³. Cet élargissement de la focale, en permettant de prendre en compte les circulations, les interactions et les connexions entre différentes régions du monde, autorise une meilleure compréhension des phénomènes locaux, régionaux et nationaux. De fait, ces approches s'avèrent non seulement indispensables à l'étude des objets par définition transnationaux (empires, environnement, capitalisme, internationalisme, guerres, migrations, etc.), mais renouvellent également les grands thèmes étudiés jusque-là dans un cadre national (révolutions, genre, élites, patrimoine, etc.). En outre, elles induisent bien souvent un décentrement du regard, qui donne à voir – en rompant avec l'eurocentrisme – d'autres acteurs, d'autres « modernités », d'autres mondialisations et d'autres historicités qui enrichissent considérablement notre connaissance du passé.

Des voix se sont toutefois élevées ces dernières années pour dénoncer les limites de l'histoire globale ou pour exprimer certaines préoccupations par rapport aux travaux

3 Ulrich Beck, « The Cosmopolitan Condition: Why Methodological Nationalism Fails? », *Theory, Culture & Society*, vol. 24, n° 7-8, 2007, p. 286-290.

adoptant cette approche⁴. La portée et l'ampleur de ce « tournant global » ont été nuancées. Comme le montre ce numéro, l'histoire globale ne s'est pas imposée partout dans le monde. Dans de nombreux pays d'Asie, du Moyen-Orient, d'Afrique ou d'Amérique latine, peu d'historiens se revendiquent de l'approche globale et l'histoire nationale, souvent pour des raisons politiques, demeure privilégiée⁵. De même, aux États-Unis et en Europe, l'essor des mouvements populistes et souverainistes, qui privilégient l'histoire de la nation et dénoncent le cosmopolitisme de l'histoire globale⁶, peut laisser craindre un retour de balancier au détriment des

approches transnationales de l'histoire. En outre, les conditions de production de l'histoire globale s'avèrent extrêmement inégales, restreignant par là même la dimension véritablement mondiale de l'histoire globale. Comme le soulignent les contributeurs et contributrices de ce numéro travaillant dans des universités asiatiques, africaines ou latino-américaines, l'accès aux archives et à la littérature secondaire, qui leur permettrait de mener des recherches en histoire globale, est extrêmement difficile faute de ressources et de financements. On pourrait croire que la numérisation croissante des archives pourrait remédier à ce problème. Toutefois, ce tournant digital risque de se transformer en « impérialisme numérique », dont Peter Limb prophétisait il y a quinze ans l'avènement : les « missionnaires du XXI^e siècle n'apporteront pas des bibles mais des scanners⁷ ». Sans compter que les droits à la circulation offerts par les passeports nationaux constituent un obstacle important au développement de l'histoire globale en dehors des pays occidentaux. Ces derniers interdisent en effet de plus en plus l'accès à leurs territoires, leurs universités et leurs archives aux chercheurs venant des autres régions du monde : songeons qu'aujourd'hui un chercheur japonais peut visiter sans visas 190 pays, un Français

4 Voir Jeremy Adelman, « What is Global History Now? », *Aeon*, 2 March 2017 [<https://aeon.co/essays/is-global-history-still-possible-or-has-it-had-its-moment>] (consulté en janvier 2022); David Bell, « This is What Happens When Historians Overuse the Idea of the Network », *New Republic*, 26 October 2013, et le débat qui s'en est suivi : Richard Drayton, David Motadel, « Discussion: the Futures of Global History », *Journal of Global History*, vol. 13, n° 1, 2018, p. 1-21; Stefanie Gänger, Jürgen Osterhammel, « Une pause réflexive pour l'histoire globale », *Histoire Politique* [en ligne], n° 45, 2021 [<https://doi.org/10.4000/histoirepolitique.1759>] (consulté en janvier 2022).

5 Voir les chapitres de la partie I de l'ouvrage de Sven Beckert, Dominic Sachsenmaier, *Global History, op. cit.*, qui font un survol de l'histoire globale dans les différentes régions du monde. Ce constat est aussi partagé par John-Paul A. Ghobrial dans son essai sur l'histoire globale : « Introduction: Seeing the World like a Microhistorian », *Past & Present*, vol. 242, n° 14, 2019, p. 1-22, en particulier p. 9-10.

6 Début 2017, les critiques médiatiques virulentes adressées à *L'Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017 par Éric Zemmour, Alain Finkielkraut et le magazine *Valeurs actuelles* témoignent de ce repli identitaire d'une partie des intellectuels français.

7 Peter Limb, « The Politics of Digital 'Reform and Revolution': Towards Mainstreaming and African Control of African Digitisation », *Innovation-the European Journal of Social Science Research*, vol. 34, 2006, p. 23, cité par Jean-Pierre Bat dans ce numéro.

187 pays, tandis que leur homologue algérien n'aura un accès aisé qu'à 18 pays⁸. Ces inégalités se retrouvent aussi au sein de chaque pays, dans la mesure où les systèmes nationaux de formation et de recherche universitaires sont très hiérarchisés, comme en témoignent l'existence de la *Ivy League* aux États-Unis ou le système dual français composé d'universités et de grandes écoles.

Ces conditions de production très inégales contribuent à un profond déséquilibre du rapport de force historiographique à l'échelle de la planète. L'hégémonie de la langue anglaise entrave la circulation transnationale des recherches effectuées dans d'autres langues. Comme le rappellent Robert Frank et Stanislas Jeannesson dans leur avant-propos, la création de *Monde(s)* il y a dix ans a répondu à la nécessité de créer un périodique de langue française consacrée à l'histoire globale, dominée par l'historiographie anglophone. De même, les contributeurs et contributrices soulignent que les travaux menés en Amérique latine, en Asie et en Afrique sont très souvent contraints de se référer prioritairement aux « autorités » anglophones et aux espaces européens ou états-uniens pour acquérir le label d'histoire globale. L'inverse n'est jamais le cas. En somme, la seule histoire globale visible à l'échelle mondiale est

8 Il s'agit des pays suivants : Bénin, Dominique, Équateur, Gambie, Guinée, Haïti, Indonésie, Malaisie, Mali, Mauritanie, Micronésie, Maroc, Oman, territoires palestiniens, Saint-Vincent-et-les-Grenadines, Sénégal, Syrie, Tunisie.

une historiographie dont les fondements épistémologiques, les catégories de l'entendement et les outils méthodologiques sont tous d'origine occidentale.

Dans un article récent, John-Paul A. Ghobrial a mis en avant d'autres limites de l'approche globale, « victime de son propre succès⁹ ». En se focalisant parfois exclusivement sur les connexions et les circulations, elle participe à « une dévalorisation méthodologique des connaissances et de l'expertise locales¹⁰ ». À cet égard, en privilégiant la très longue durée – en remontant parfois jusqu'au *Big Bang* – et en adoptant la plus petite échelle – celle de la planète – la *Big History* peut certes favoriser l'interdisciplinarité, mais aboutit à une histoire surplombante et désincarnée¹¹. Nous devons prendre garde à la tentation téléologique de produire un méta-récit d'une inéluctable mondialisation et uniformisation du monde, en prenant soin de mobiliser les savoirs des aires culturelles¹². Autre critique : l'histoire globale « semble aujourd'hui plus que jamais risquer de

9 John-Paul A. Ghobrial, « Introduction », *op. cit.*, p. 6 (notre traduction).

10 *Ibid.*, p. 6.

11 Christian David, *Maps of Time: An Introduction to Big History*, Berkeley, Univ. of California Press, 2004 ; voir aussi le *Big History Project* [<https://www.bighistoryproject.com/home>] (consulté en janvier 2022). Sur la longue durée, voir le numéro spécial des *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, « La longue durée en débat », vol. 70, n° 2, 2015.

12 Pierre Singaravéλου, Sylvain Venayre (dir.), *Histoire du Monde au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2017.

devenir une expression fourre-tout pour plusieurs types d'histoire très divergents¹³ ». Si nous souscrivons à ce constat, il nous semble toutefois que la diversité des approches et des points de vue, que nous avons privilégiée dans ce numéro, peut aussi favoriser un dialogue extrêmement fécond, lorsqu'il ne s'enlise pas dans les controverses sibyllines sur les définitions et les contours de l'histoire globale, mais qu'il aborde concrètement les manières de faire à partir de thématiques communes. Les cinq domaines de recherches ici abordés – environnement, genre, histoire des techniques, défi numérique, inégalités – ont été sélectionnés car ils constituent des enjeux majeurs pour l'histoire globale, mais aussi parce qu'ils ont été peu ou pas explorés par *Monde(s)* au cours des dix premières années d'existence de la revue.

Ce numéro spécial s'intéresse également à la question de l'interdépendance entre l'histoire dite globale et l'historiographie dite nationale. La première doit se fonder sur les innombrables monographies produites par la seconde. Laquelle peut, avec grand profit, être réinterprétée ou prolongée par la contextualisation, la mise en connexion, les comparaisons que met au jour l'approche globale. C'est pourquoi, cette dernière, plus que tout autre recherche historique, s'avère bien souvent collective et polyphonique. Comme le soulignent, à de nombreuses reprises, les

auteurs de ce numéro, les collaborations constituent l'un des instruments les plus efficaces pour rendre l'histoire globale vraiment globale. Elles peuvent prendre l'aspect de plateformes d'échanges et de rencontres entre historiens du monde entier – ce numéro en est une illustration virtuelle –, de projets visant à rendre accessibles les bases de données ou les sources archivistiques – avec les contraintes liés à la digitalisation mentionnées plus haut –, comme le programme néerlandais sur archives de la VOC (Verenigde Oost-Indische Compagnie ou Compagnie hollandaise des Indes orientales) mené en partenariat avec des centres de recherche en Asie et en Afrique¹⁴, ou encore par le biais de politiques plus volontaristes de traduction. La plupart des historiennes et des historiens réunis dans ce numéro s'accordent ainsi à dire que le futur de l'histoire globale passe par des projets de recherche (et d'enseignement) collectifs et interdisciplinaires qui permettent un véritable décentrement des objets de recherche et des pratiques.

Comme nous l'avons souligné, ce numéro s'inscrit dans ce projet de mondialisation de l'histoire globale. L'une des règles du jeu communes aux cinq conversations

13 John-Paul A. Ghobrial, « Introduction », *op. cit.*, p. 8 (notre traduction).

14 Voir [<https://www.nationaalarchief.nl/archiveren/nieuws/cosmos-malabaricus-samenwerkingsprogramma-nederland-india-start-2021>] et [<https://www.universiteitleiden.nl/en/research/research-projects/humanities/cosmopolis-advanced>] (consulté en janvier 2022). Ces partenariats sont présentés par Jos Gommans dans ce numéro.

qui le composent était en effet de réunir des chercheurs issus – au minimum – de trois continents différents. Chacune de ces conversations a été coordonnée par deux ou trois spécialistes de la thématique, la plupart membres du comité de rédaction de *Monde(s)*. L'un des objectifs de ce dernier était de revisiter l'articulation entre aires culturelles et études globales¹⁵. Ce faisant, outre les collègues se revendiquant explicitement de l'histoire globale, ce numéro donne

15 C'est d'ailleurs l'un de nos regrets : nous avons prévu une conversation sur « les aires culturelles et l'histoire globale » qui, du fait de la pandémie, n'a pas abouti.

également à entendre des voix de chercheurs reconnus dans leur domaine, mais qui nous parlent de pays qui figurent rarement sur la carte de l'historiographie globale, à l'instar du Chili, de la Colombie, du Kazakhstan, du Nigéria ou encore du Pakistan. En effet, il s'est agi de discuter de l'histoire globale par le bas, en se focalisant sur les pratiques ordinaires et la diversité des expériences, en tentant de faire éclater – au moins le temps d'une conversation – les bulles cognitives dans lesquelles nous sommes enfermés.